

I S M A I L K A D A R É

QUI A RAMENÉ
DORUNTINE?

*Roman traduit l'albanais
par Jusuf Vrioni*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

© Librairie Arthème Fayard, 1986 ;
1993, pour l'édition en œuvres complètes.
© Zulma, 2022, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Qui a ramené Doruntine ?*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

Stres était encore couché quand il entendit frapper à la porte. Il fut tenté d'enfouir sa tête sous l'oreiller, dans l'espoir d'étouffer le bruit, mais les coups redoublèrent alors de vigueur. Qui diable vient frapper chez moi avant l'aube ? maugréa-t-il en rejetant sa couverture. Il descendait l'escalier quand on frappa pour la troisième fois, mais, à la cadence des coups du heurtoir métallique, il put à présent deviner qui se tenait là derrière. Il fit glisser le verrou, ouvrit la porte en la tirant à lui. Si sa bouche n'articula pas : « Quel diable te prend de venir me tirer du lit avant l'aube ? », c'est bien ce qu'exprimèrent sa mine et ses yeux gonflés.

— Il est arrivé quelque chose, se hâta de proférer son adjoint.

Stres lui décocha un regard interrogateur, l'air de dire : Voyons voir un peu si ce qui est arrivé est de nature à justifier ta visite à une heure aussi indue. Mais il savait bien que l'autre commettait rarement de tels impairs et que, chaque fois qu'il avait été sur le point de le morigéner, il s'était vu contraint de battre en retraite. En l'occurrence, il aurait bien voulu que son second fût vraiment dans l'erreur, afin de pouvoir décharger sur lui toute sa mauvaise humeur.

— Alors ? répéta-t-il.

L'autre effleura un moment du regard les yeux de son chef, puis, ayant reculé d'un pas, il expliqua :

— La douairière des Vranaj et sa fille Doruntine, qui est arrivée hier soir dans des circonstances on ne peut plus mystérieuses, sont toutes deux à l'agonie.

— Doruntine ? fit Stres, abasourdi. Comment est-ce possible ?

Son adjoint respira, soulagé : les coups qu'il avait frappés à la porte se révélaient justifiés.

Comment est-ce possible ? répéta Stres en se frottant les yeux comme pour en effacer tout vestige de sommeil. En vérité, il avait fort mal dormi. Jamais même une première nuit passée chez lui au terme d'une mission de quinze jours ne lui avait été aussi pénible. Ce n'avait été qu'un long cauchemar. Comment est-ce possible ? fit-il pour la troisième fois. Elle est mariée si loin qu'elle n'a même pas pu venir pour les deuil de la famille.

— Justement, répliqua l'adjoint. Je viens de vous le dire. Les circonstances de sa venue sont on ne peut plus mystérieuses.

— Et après ?

— Eh bien, mère et fille sont alitées, mourantes.

— Étrange ! Soupçonnes-tu une main criminelle ?
L'autre secoua négativement la tête.

— Je ne crois pas. C'est plutôt l'effet d'une forte commotion.

— Tu les as vues ?

— Oui. Toutes deux délirent, ou c'est tout comme. La mère demande : Qui t'a ramenée, ma fille ? Et la fille lui répond : C'est mon frère Konstantin.

— Ah, elle dit cela : Konstantin ? Mais, grands dieux, il est mort depuis trois ans, avec tous ses autres frères...

— À en croire les femmes du voisinage qui se tiennent à leur chevet, c'est justement ce que la mère a répondu à sa fille. Mais celle-ci s'obstine à prétendre

qu'elle est bien venue avec lui hier soir, peu après minuit.

— Curieux, dit Stres — tout en pensant à part soi : « Horrible ! »

Ils restèrent quelques instants face à face sans prononcer un mot, jusqu'à ce que Stres, frissonnant, se fût aperçu qu'il n'était pas habillé.

— Attends-moi, dit-il, et il rentra.

De l'intérieur parvinrent la voix assoupie de sa femme lui demandant : « Qu'est-ce que c'est ? », puis les propos indiscernables de sa réponse. Il ressortit peu après, vêtu de son uniforme de capitaine régional qui le faisait paraître encore plus grand et plus mince.

— Allons chez elles, dit-il.

Ils firent un bout de chemin en silence. Quelques pétales de roses blanches tombés devant une porte parurent à même d'aider Stres à se remémorer un court extrait du rêve qui, curieusement, s'était glissé dans son sommeil agité.

— C'est vraiment extraordinaire, murmura-il.

— Quasi invraisemblable, renchérit son second.

— À dire vrai, j'ai d'abord été tenté de ne pas y croire.

— Je m'en suis aperçu. De fait, ce n'est pas croyable. Il s'agit d'une énigme.

— Et même au-delà, fit Stres. Plus j'y pense, plus ça me semble inconcevable.

— Toute la question est de découvrir comment Doruntine est revenue, exposa son adjoint.

— Oui ?

— L'affaire s'élucidera si l'on découvre par qui elle a été accompagnée, ou, mieux encore, les circonstances de sa venue.

— Par qui, répéta Stres, de quelle manière... C'est

évident, elle ne dit pas la vérité.

— Je lui ai demandé à trois reprises comment elle était venue, mais elle ne m'a pas fourni d'explications. Elle cachait quelque chose.

— Savait-elle que tous ses frères, Konstantin y compris, étaient morts ? demanda Stres.

— Je ne sais pas. Je pense que non.

— Il se peut qu'elle n'ait pas été au courant, dit Stres. Elle est mariée si loin... si loin...

À son grand étonnement, il sentit ses mâchoires s'alourdir et il lui sembla qu'il aurait du mal à articuler d'autres mots. Qu'ai-je donc ? se demanda-t-il. Ses poumons aussi lui parurent devenus plus denses, comme si l'air qu'ils contenaient se fût chargé de poussier.

Il pressa le pas, ce qui contribua à dissiper son hébété.

— Qu'est-ce que je disais ? reprit-il. Ah oui... Elle est mariée si loin que, depuis le jour de ses noces, elle n'a pu revenir une seule fois chez elle. Que je sache, c'est la première fois qu'elle est de retour.

— Si elle n'est pas même accourue lors de la mort de ses neuf frères, c'est la preuve qu'elle ignorait tout du malheur, fit le second. La douairière se plaignait souvent de ne pas avoir sa fille à ses côtés en ces jours de si grande tristesse.

— Les forêts de Bohême où elle vit sont à au moins deux semaines de voyage d'ici, sinon plus, observa Stres.

— Oui, sinon plus, répéta son adjoint. C'est presque au cœur de l'Europe.

En marchant, Stres aperçut d'autres pétales de roses blanches qui parsemaient le chemin, comme si quelque main invisible avait effeuillé des fleurs durant la nuit. L'espace d'un instant, il eut l'impression de les avoir

déjà remarqués quelque part. Mais il ne se rappelait pas bien son rêve. Il eut aussi la sensation que son front lui faisait mal. Juste à l'endroit où le songe devait avoir pénétré, la nuit précédente, avant d'en ressortir par le même point, plus tard, aux environs de l'aube, peut-être, en ravivant la plaie qu'il avait causée.

— De toute façon, quelqu'un l'a sûrement accompagnée, dit-il.

— Oui, mais qui ? La mère, pas plus que nous, ne peut bien sûr croire que sa fille, comme celle-ci le prétend, soit venue avec le mort.

— Et pourquoi cacherait-elle avec qui elle est venue ?

— Je ne puis l'expliquer. Tout cela est bien obscur.

De nouveau, ils firent un bout de chemin en silence. L'air automnal était froid. Des corneilles volaient bas en croassant. Stres les suivit un moment des yeux.

— Il va pleuvoir, dit-il. Quand les corneilles croassent comme ça, c'est qu'elles ont mal aux oreilles à cause de l'orage qui approche.

Son adjoint tourna le regard dans la même direction, mais se tut.

— Tu viens de dire quelque chose à propos d'un choc qui aurait causé l'agonie des deux femmes, dit Stres.

— Oui, c'est certainement dû à une émotion très violente... (Il évita le mot *terrible*, car son chef lui avait fait la remarque qu'il en usait à tout propos et hors de propos). Du moment que les deux femmes ne présentent aucune trace de coups, leur effondrement subit a sûrement pour origine une telle commotion.

— Tu penses que la mère a soudain fait quelque découverte terrible ? demanda Stres.

Son adjoint le dévisagea. Lui, pensa-t-il en un éclair, peut se servir des mots tout à sa guise, mais quand les

autres emploient les mêmes, il les leur fait rentrer dans la gorge.

— Une découverte de la mère ? dit-il. Je suis plutôt enclin à croire qu'elles ont fait toutes deux en même temps une découverte terrible, comme vous venez de l'indiquer.

Continuant de conjecturer sur ce choc que la mère et la fille se seraient mutuellement causé (par déformation professionnelle, Stres et son adjoint donnaient de plus en plus à leurs propos le tour d'un rapport d'enquête), ils reconstituèrent approximativement la scène qui avait dû se produire au beau milieu de la nuit. Des coups avaient été frappés à la porte de la vieille maison, à une heure insolite, et, à la question posée par la vieille dame : « Qui est là ? », une voix au-dehors avait répondu : « C'est moi, Doruntine. » En allant ouvrir, la vieille, troublée par ces coups soudains et convaincue que ce ne pouvait être la voix de sa fille, demande, comme pour s'ôter un doute : « Qui t'a ramenée ? » Il faut dire qu'il y a trois ans que, cherchant consolation à sa douleur, elle attend en vain la venue de sa fille. De l'extérieur, Doruntine répond : « C'est mon frère Konstantin qui m'a ramenée. » Là, la vieille reçoit le premier choc. Peut-être, malgré son ébranlement, a-t-elle eu encore la force de répondre : « Mais qu'est-ce que tu me chantes là ? Konstantin et ses frères reposent depuis trois ans sous terre. » C'est maintenant le tour de Doruntine d'être atteinte. Si elle a vraiment cru que c'était son frère Konstantin qui l'avait ramenée, le choc pour elle est double, car elle apprend que Konstantin et ses autres frères sont morts et elle prend simultanément conscience qu'elle a voyagé avec un fantôme. La vieille dame trouve alors la force d'ouvrir la porte, espérant encore qu'elle n'a pas bien saisi les propos de la

jeune femme, ou qu'elle a entendu des voix, ou qu'en fin de compte, ce n'était pas Doruntine qui avait frappé. Peut-être Doruntine, au-dehors, espérait-elle aussi de son côté avoir mal entendu. Mais, une fois la porte ouverte, elles se répétèrent ce qu'elles venaient de dire, s'assenant mutuellement un choc mortel.

— Non, tout cela non plus n'est guère croyable, dit Stres.

— C'est bien ce que je pense, moi aussi, fit son adjoint, mais une chose est sûre et certaine : pour que les deux femmes soient dans un tel état, il s'est sûrement produit quelque chose entre elles deux.

— Il s'est produit quelque chose, répéta Stres. Bien sûr que quelque chose s'est produit, mais va donc comprendre ! Un récit terrible de la fille, et par conséquent une révélation tout aussi terrible pour la mère... Ou bien...

— Voici la maison, dit l'adjoint. Peut-être allons-nous apprendre quelque chose.

La grande demeure apparut au loin, lugubre, tout au bout d'un espace dégagé. Sur toute cette distance, le sol humide était jonché de feuilles mortes. La maison qui avait été jadis l'une des plus vastes et importantes de la principauté, exhalait désormais le deuil et l'abandon. Les volets des fenêtres des étages supérieurs étaient pour la plupart fermés, les avant-toits par endroits endommagés, le terrain devant l'entrée, avec ses arbres chenus, voûtés et moussus, paraissait désolé.

Stres se souvint de l'enterrement des neuf frères Vranaj, trois ans auparavant. Ç'avait été une série de malheurs tous plus pénibles les uns que les autres, au point même qu'on ne pouvait en perdre le souvenir qu'en perdant la raison, mais une telle calamité – neuf cercueils de jeunes hommes d'une même famille en une

semaine – ne pouvait se retrouver dans la mémoire d’aucune génération. Et tout cela s’était produit cinq semaines après les grandioses épousailles de la seule fille de la maison, Doruntine. Une armée normande avait soudain attaqué, mais, à la différence de la fois où il n’avait fallu lever qu’un homme par foyer, on avait mobilisé alors toute la gent masculine, et les neuf frères s’en étaient allés à la guerre. Il était souvent arrivé que plusieurs frères d’une même maisonnée partissent pour des affrontements encore plus sanglants, mais jamais plus de la moitié d’entre eux n’avaient été fauchés au combat. Cette fois, cependant, l’armée ennemie avait quelque chose de bien spécial : c’était une armée atteinte de la peste, en sorte que tous ceux qui participèrent aux hostilités, vainqueurs et vaincus, moururent de même, certains au cours du conflit, d’autres une fois la bataille terminée. Nombre de maisons eurent ainsi à pleurer deux, trois, voire quatre morts, mais une seule eut à en déplorer neuf : celle des Vranaj. On n’avait pas souvenir de funérailles plus imposantes. Tous les comtes et barons de la principauté, et le prince lui-même y assistèrent, sans parler des plus hauts dignitaires des principautés voisines.

Stres se souvenait fort bien de tout, et il se rappelait surtout la rumeur qui courait : comment la mère, en ces jours d’affliction, n’avait-elle pas à ses côtés sa fille unique, Doruntine ! De fait, celle-ci était la seule à ne pas avoir été informée du malheur.

Stres poussa un soupir. Comme ces trois années avaient vite passé ! La grande porte aux battants de bois vermoulu par endroits était entrouverte. Précédant son second, il traversa la cour et pénétra dans la maison d’où parvenaient des murmures, des bruits ténus. Deux ou trois femmes d’un certain âge, apparemment des

voisines, examinèrent les deux nouveaux arrivants avec des yeux intrigués.

— Où sont-elles ? demanda Stres.

Une des femmes fit un signe de tête en indiquant une porte. Stres entra le premier dans une vaste pièce peu éclairée, où le regard était aussitôt attiré par deux grands lits se faisant face en deux angles opposés. Près de chacun d'eux se tenait une femme, les yeux braqués devant elle. Les icônes aux murs, les deux grands chandeliers de cuivre sur la cheminée qui n'avait pas été allumée depuis longtemps, dispensaient dans l'atmosphère lugubre de la chambre une ultime clarté. Une des femmes tourna la tête vers eux. Stres s'arrêta un moment puis lui fit signe de s'approcher :

— Où est couchée la mère ? demanda-t-il à voix basse.

La femme désigna d'un geste de la main l'un des lits.

— Laissez-nous un moment seuls, fit Stres.

La femme entrouvrit la bouche, sans doute pour formuler quelque objection, mais, son regard s'étant posé sur l'uniforme de Stres, elle se tut. Elle se dirigea vers sa compagne, qui était très âgée, et toutes deux sortirent en silence.

Marchant avec précaution pour ne pas faire de bruit, Stres s'approcha du lit où gisait la vieille, la tête enve-loppée dans un bonnet blanc.

— Madame, chuchota-t-il, Madame Mère (c'est ainsi qu'on l'appelait habituellement depuis la mort de ses fils). C'est moi, Stres, vous me reconnaissez ?

Elle ouvrit les yeux. Ils paraissaient glacés d'épou-vante et de chagrin. Il soutint un moment son regard, puis, approchant un peu plus la tête de l'oreiller blanc, il murmura :

— Comment vous sentez-vous, Madame Mère ?

Dans ses yeux se lisait quelque chose d'incompréhensible.

— Doruntine est bien revenue hier soir ? demanda Stres.

La femme couchée fit oui du regard. Puis elle garda les yeux fixés sur Stres comme si elle-même lui posait une question. Stres resta planté là un moment, hésitant.

— Comment cela s'est-il produit ? interrogea-t-il à voix très basse. Qui l'a ramenée ?

La vieille se couvrit les yeux d'une main, puis elle eut un mouvement de tête laissant entendre qu'elle avait alors défailli. Stres lui prit la main et découvrit son pouls avec peine. Il battait.

— Appelle une des femmes, chuchota Stres à son adjoint.

L'autre sortit et revint peu après avec une de celles qui venaient de quitter la pièce. Stres lâcha la main de la vieille et, du même pas silencieux, s'approcha du lit où était couchée Doruntine. Sur l'oreiller, il put discerner sa blonde chevelure. Il éprouva un pincement au cœur, mais c'était une sensation étrangère à l'événement qui venait de se produire. Un lointain pincement qui se rapportait à ce mariage, trois ans auparavant. À cette époque, au moment où elle s'éloignait sur la blanche monture nuptiale parmi la caravane de proches et d'amis de la jeune mariée, il avait eu le cœur serré, au point qu'il s'était demandé ce qui le prenait. Tout le monde faisait triste figure, non seulement la mère et les frères de Doruntine, mais également tous ses proches, car c'était la première jeune fille du pays à se marier si loin. Le chagrin de Stres était cependant d'une nature bien particulière. Au moment où elle s'éloignait, il s'était subitement rendu compte

que le sentiment qu'il avait éprouvé ces derniers temps à son endroit n'était rien d'autre que de l'amour. Mais ç'avait été un amour diffus, qui jamais ne s'était condensé, lui-même l'en ayant doucement empêché. C'était comme la rosée du matin, apparue pendant les premières minutes succédant au réveil, pour s'évaporer durant les autres heures du jour et de la nuit. Le seul moment où cette brume bleutée avait tenté de se condenser et de se constituer en nuage, ç'avait été lors de son départ. Mais ça n'avait été qu'un bref instant vite oublié.

Debout devant le lit de Doruntine, Stres contempla longuement son visage. Il était tout aussi beau, sinon davantage qu'autrefois, avec cette ligne des lèvres qui les faisait paraître tout à la fois pleines et légères.

— Doruntine, prononça-t-il à voix très basse.

Elle ouvrit les yeux. Tout au fond, il y découvrit un vide que rien ne semblait pouvoir combler. Il s'efforça de lui sourire.

— Doruntine ! répéta-t-il. Sois la bienvenue !

Elle continuait de le regarder fixement.

— Comment te sens-tu ? dit-il en détachant les mots et, inconsciemment, il lui prit la main. Elle était brûlante. Doruntine, reprit-il doucement, tu es arrivée hier passé minuit, n'est-ce pas ?

Elle fit oui du regard. Il aurait voulu retarder la question qui le tourmentait, mais elle jaillit d'elle-même :

— Qui t'a ramenée ?

Sous son propre regard, les yeux de la jeune femme demeurèrent figés.

— Doruntine, qui t'a ramenée ? répéta-t-il. Sa propre voix lui parut étrangère. La question elle-même était si chargée d'épouvante qu'il fut presque tenté de la retirer. Mais il était trop tard.

Elle ne le quittait pas des yeux, avec ce vide désolant entre eux deux.

Maintenant, va jusqu'au bout, se dit-il.

— Tu as dit à ta mère que c'était ton frère Konstantin, n'est-ce pas ?

À nouveau elle acquiesça du regard. Stres s'efforça de débusquer dans ses yeux quelque signe de déraison, mais il ne put rien lire dans leur totale vacuité.

— Je pense que tu as dû apprendre que Konstantin n'était plus de ce monde depuis trois ans, dit-il de la même voix éteinte. Il sentit les larmes sourdre en lui-même avant de les voir perler dans ses yeux à elle. C'étaient des larmes pas comme les autres, mi-visibles, mi-impalpables. Baigné par ces larmes, le visage de Doruntine devint encore plus lointain. Que m'arrive-t-il donc encore ? semblait dire à présent son regard. Pourquoi ne me croyez-vous donc pas ?...

Il tourna lentement la tête vers son adjoint et vers l'autre femme qui se tenaient près du lit de la mère, et leur fit signe de sortir. Puis il se pencha de nouveau vers la jeune femme et lui caressa la main.

— Mais comment es-tu venue, Doruntine ? Comment as-tu fait tout ce long voyage ?

Il lui sembla que quelque chose s'évertuait à remplir ses yeux démesurément agrandis.